

Fragmentation et unité

Jean-Michel Bloch

SOMMAIRE

Nous ne pouvons pas penser sans cadres mentaux.

Nous ne pensons jamais seuls. Nous pensons avec.

Nous sommes éduqués dans une culture qui nous conditionne. L'entrée dans la foi chrétienne implique un conflit entre le système de pensée, dont nous héritons, et la pensée de Dieu, exprimée au travers de sa Parole, la Bible.

Il arrive parfois que nous sanctifions des habitudes de pensée, qui relèvent de notre culture, et non pas d'un authentique héritage chrétien.

L'église du vingt-et-unième siècle n'est-elle pas restée encore partiellement dépendante de schèmes de pensée classiques, alors que les temps ont changé et que les concepts validés par la tradition ne « fonctionnent » plus pour saisir ce qui a bougé dans la culture ?

C'est à ce problème-là que nous voudrions nous attaquer, en reconsidérant un certain nombre de schèmes, ou concepts, modalités de pensée, sous un éclairage décalé, mais qui reste celui porté par la lumière du Christ.

2^e PARTIE

Le moi en crise

L'homme contemporain se caractérise par la fragmentation du moi.

Nous pouvons retrouver, ici aussi, l'opposition entre classique et moderne, au travers de celle entre deux modes d'individuation, c'est-à-dire de constitution de l'individualité et de représentation mentale que l'on en a. Un mode classique, et un mode moderne.

La structuration de l'*ego* classique s'opère par une sorte de « noyautage » de l'être. Celui-ci se crée autour d'un « noyau dur » : la rationalité. Citons le fameux « *cogito* » du philosophe Descartes (1596 – 1650) : « *Je pense donc je suis* ». L'être est déduit de la pensée. Le moi classique est un moi ferme. La raison donne l'assurance de l'être. Et l'individu possède une maîtrise de lui-même : de ses comporte-

ments, de son langage, de sa pensée. Il s'agit là de poser un homme complètement capable d'exercer sa responsabilité. La conception classique vient dans le prolongement de l'enseignement, nous dirons : religieux, plutôt que biblique, dans la mesure où la Bible ne « noyautait » pas l'individu autour de la raison (rappel : « *Car la sagesse des hommes est une folie devant Dieu.* » 1 Corinthiens 3 : 19), mais autour du rétablissement d'une relation personnelle authentique entre l'homme et Dieu, en Jésus-Christ.

Pour définir les modalités d'individuation de l'homme moderne que nous posons, nous nous appuyons sur le philosophe Gilles Deleuze (1925 – 1995). Poursuivant un travail philosophique déjà commencé par Nietzsche (1844 – 1900), Deleuze fait totalement



« Affermissez votre pensée »
1PIERRE 1:13

volume 9

numéro 2

Mars 2006

ISSN 1424 - 4489

CONSEIL DE RÉFÉRENCE

Jean-Michel Bloch
David Brown
Henry Bryant
James Favre
Roland Frauli
Samuel Hoffer
Gordon Margery
Udo Middelman
Daniel Molla
Florent Varak
Hans Wyttenbach

COMITÉ DE PUBLICATION

Mike Evans
Pierre Klipfel



Institut Biblique de Genève

voler en éclat l'*ego* classique. Il fait passer de l'idée d'un individu « noyauté » à celle de la disparition totale de la notion même de « noyau dur ». Plus de centre. Et s'il y avait un centre, celui-ci ne serait absolument plus la rationalité mais, au contraire, le Désir.

L'individu qui se profile à l'horizon des textes de Deleuze laisse libre cours à son Désir. Attention ! Ne pas limiter la compréhension de cette affirmation au seul domaine de la liberté sexuelle puisque la pensée de Deleuze est bien plus complexe et va au-delà. A l'*ego* cartésien, il substitue une représentation de l'homme comme « machine désirante ». L'homme est pulsionnel plus que rationnel. Il est traversé de flux qu'il ne maîtrise pas. Les flux peuvent être intérieurs : circulation, en nous, de tous nos affects. Mais ils peuvent être aussi extérieurs à nous, puisque chaque homme est en relation avec les autres hommes ; le monde social ; les autres règnes : animal, végétal, etc. ; les éléments : Eau, Air, Terre et Feu ; les choses ; etc.

Dans la vision deleuzienne, l'homme peut établir des connexions avec n'importe quoi autour de lui. D'où la notion de « machines ». Le Désir est comme le moteur de la machine, ce qui la meut, l'amène à se mettre en réseau, entrer dans des processus de « devenir », - autre concept majeur du système philosophique de Deleuze, - qui peuvent aller jusqu'à la mise en danger de son humanité même. Prenant appui sur des exemples littéraires, surtout anglo-saxons, Deleuze parle du « devenir-vent » d'Emilie Brontë (1818 – 1848), l'auteur des « *Hauts de Hurle-Vent* », du « devenir-vagues » de Virginia Woolf (1882 – 1941), auteur de « *Vagues* ». L'individu est décentré, chaotique, pris dans un système de relations hasardeuses, ou voulues, avec les éléments divers du réel, entendu dans un sens très large, puisque un être humain peut entrer dans un devenir élémentaire (vent ; eau), tout comme dans un devenir-animal : Deleuze évoque le « devenir-oiseau » de Mozart.

Nous ne sommes pas là, rappelons-le, et comprenez-le bien, au niveau de la réalité, sociologique, mais au niveau d'une saisie philosophique, d'une représentation mentale, d'un être homme, sur un autre mode que celui de l'être classique, qui fige l'être, le mode du devenir. Rien d'absurde ici. Un décalage complet par rapport à la tradition philosophique.

Ces modalités de représentation bousculent les données classiques de la philosophie. La problématique de la liberté, par exemple, liée à la notion de la responsabilité humaine, est difficile à articuler avec un tel cadre conceptuel. On pourrait dire que, chez Deleuze, l'homme réalisé, suivant le principe du Désir, n'est plus que liberté : celle du Désir, sans limitation aucune. A l'extrême et nous pensons que Deleuze en avait la conscience, cette vision de ce que l'homme moderne deviendrait débouche et sur la folie (Deleuze en nomme d'ailleurs la forme : la schizophrénie) et sur la mort. Concrètement, une vie sociale ordonnée ne peut pas s'établir sur la base du Désir.

L'horizon de ces propos philosophiques est utopique. Mais, au niveau des représentations mentales, Deleuze est un bon témoignage de tout ce qui a bougé dans la culture occiden-

tale. Deleuze est un penseur majeur du vingtième siècle, dont l'influence ne cessera sans doute pas de s'étendre. Il a renouvelé le champ conceptuel de la philosophie, apportant, à qui le lit, des outils de pensée neufs, pour comprendre le monde moderne.

Il est extrêmement intéressant de mettre en relation les « machines désirantes », évoquées par Deleuze, avec certaines productions artistiques, qui ont révolutionné la notion même de l'art, après la première guerre mondiale. Dada, puis les Surréalistes, courants artistiques majeurs, qui se sont succédés, ont développé une esthétique de la fragmentation.

Pour une part, celle-ci repose sur le collage. Il peut consister à inclure un élément matériel banal, tel un morceau de journal, ou de papier peint, dans une œuvre picturale. Picasso l'entreprend fréquemment. Il peut aussi prendre la forme du photo-montage. Quand ces diverses techniques servent à la représentation de l'humain, elles sont très perturbantes. En 1920, l'artiste viennois Hausmann (1886 – 1971) réalise un « Autoportrait de Dadasophe ». Un portrait photographique de lui-même, assis sur un fauteuil, est collé sur un fond de papier japonais. Le portrait est modifié par la technique du photo-montage. La tête est remplacée par un cadran de mesure gradué, auquel sont connectés toute une série de rouages. Une sorte de piston, au niveau du cou, relie ce pseudo-visage aux poumons, qui apparaissent, réellement, en lieu et place d'un plastron de chemise, par le biais du collage d'une planche anatomique. L'exemple est caractéristique.

Mais l'esthétique de la fragmentation s'exprime aussi au travers de montages d'objets hétéroclites, les fameux « ready-mades », dont Marcel Duchamp, déjà cité, est l'inventeur. Duchamp pratique le détournement d'objets. Il prélève des instruments divers, dans le réel, leur ôte leur fonction première, et les associe, bizarrement. Un titre étonnant vient souvent compléter l'œuvre.

Il va de soi que toutes ces créations ont posé des problèmes de réception considérables, en leur temps. On est à des lieues de l'esthétique classique, totalement remise en cause. Par contre, il nous semble qu'à ce point de notre réflexion peut bien apparaître la valeur anticipatrice de ces œuvres. Rétrospectivement, elles ont acquis une lisibilité philosophique évidente. Elles sont de parfaites illustrations, plastiques, de ce processus de fragmentation de l'homme moderne. Comment ne pas songer, en écho avec ces machineries, aux « machines désirantes » de Gilles Deleuze ?

La fragmentation témoigne donc clairement et d'un « malaise dans la culture », pour reprendre le titre d'un essai de Freud, paru en 1948, et d'une crise de l'homme moderne, considéré dans son individualité.

Redonner le sens : un défi !

Nous ne concluons pas sur le ton de la déploration : ah ! comme c'était mieux avant ... - entendons : à la période classique. Il nous faut revenir au passé... Cela n'a aucun sens. Que nous l'acceptions ou non, les données culturelles se sont modifiées. Nous essaierons donc, plutôt, de voir comment on peut se positionner, spirituellement, par rapport à ce phénomène de la fragmentation.

Reprenons une longue histoire...

« *Au commencement, Dieu créa...* »

« *Et Dieu vit que cela était bon...* »

La romancière française Marguerite Duras (1914 – 1996), dans l'œuvre « *La pluie d'été* », parue en 1990, fait dire à l'un de ses personnages : « *Ainsi, le monde est mal fait...* »

La crise de la civilisation occidentale, que nous avons évoquée, ne s'accompagne-t-elle pas, ne cache-t-elle pas, une crise métaphysique ? La révolte serait double : contre Dieu et l'impulsion donnée par le christianisme à la culture occidentale, d'une part, et contre les dérives progressives de cette culture, plus porteuse de mort, en définitive, que de vie. D'où la nécessité de détruire, ou, plutôt, de déconstruire.

La fragmentation n'est-elle pas la manifestation d'une volonté de reconstruire, sur des fondements uniquement humains, non transcendants, ce qui n'est plus apparu dans son caractère d'unité classique, mais comme cassé ?

Reconstruire après un naufrage, avec les fragments restants...

Introduisons la référence à l'œuvre de l'anglais Daniel Defoe (1660 – 1731). A la charnière du dix-septième siècle, classique, et du dix-huitième, des Lumières, il fait paraître le roman « *Robinson Crusoë* ». Echoué sur une île, Robinson va recréer l'ordre classique de la civilisation européenne : construction d'un logis, mesure du temps, agriculture, défense des terres, domestication des bêtes, asservissement du « sauvage », Vendredi, etc. Reconstruction sur des bases rationnelles, et de foi, puisque la Bible de Robinson a été sauvée du naufrage, et qu'il la lit.

En 1967, Michel Tournier propose une réécriture de ce mythe, dans le roman intitulé « *Vendredi ou les limbes du Pacifique* ». Premier déplacement : Robinson n'est plus en position de héros, mais Vendredi, ce sauvage qui devient son compagnon d'infortune. Dans la première partie de l'ouvrage, Tournier, imitant Defoe, fait aussi reconstruire, par Robinson, toute l'organisation sociale occidentale. Mais le ton est autre. La satire pointe. Avec le recul du temps, Tournier caricature, en Robinson, tous les traits négatifs de l'occidental, par exemple, cette incapacité dans laquelle il se trouve, d'abord, à voir dans l'« autre », le « sauvage », un frère humain. Mise en cause du colonialisme... Dans la seconde partie surgit Vendredi, qui va s'imposer comme figure dominante et devenir l'initiateur de Robinson. Tournier renverse les rôles. Le grand acte symbolique de Vendredi consiste à faire exploser la grotte de Robinson. Tout vole en éclats. Fragmentation.

Destruction d'une culture. Dès lors, Robinson apprendra la vie sauvage. Une vie solaire, libre. Découverte de la nudité, du jeu. Tout est vécu sur le mode du plaisir. Il est très intéressant, sur le plan symbolique, que le retournement soit manifesté dans le fait que Robinson se mette à marcher sur les mains, la tête en bas ! Renversement de l'ordre classique. Abaissement de la raison. Elévation du pied : « C'est le pied ! », comme on le dit, pour exprimer vulgairement le principe du plaisir.

Le problème qui se pose est le suivant : la culture étant « cassée », peut-on, faut-il reconstruire ?

Des réponses sont apportées, sur le plan de la culture, sur la base d'un renversement des valeurs, prônant l'hédonisme, par exemple. Mais quand on a la foi en Jésus-Christ, comment réagir ? Faut-il s'évertuer à recoller les morceaux cassés, pour reconstruire l'unité classique perdue ?

Nous introduirons à présent une référence à la Bible. Dans l'Évangile de Matthieu, au chapitre 9 et dans les versets 16 et 17, il est écrit :

« *Personne ne met une pièce de drap neuf à un vieux vêtement car le morceau tire sur le vêtement et il en résulte une déchirure pire.*

On ne met pas non plus du vin nouveau dans de vieilles outres, autrement, les outres se rompent, le vin se répand et les outres sont perdues, mais on met le vin nouveau dans des outres neuves, et l'ensemble se conserve. »

Tirons les applications du texte.

Usure de la chose. Tentative de réparation, relevant du bricolage. Echec.

Un principe : on ne refait pas du neuf avec du vieux.

Le texte, appliqué à la culture, n'évoque pas la possibilité d'une amélioration par réparation, mais par transformation. Il ne s'agit pas de refaire du neuf avec de l'ancien mais de prendre du neuf. Non pas un habit rapiécé, mais un nouvel habit. Non pas une vieille outre, mais une outre neuve.

Nous, occidentaux, sommes immergés dans une culture déstructurée. Nos efforts doivent-ils consister à restaurer la culture classique ? Non. La culture moderne est la prolongation de la culture classique et c'est bien parce que le ver était dans la pomme de la culture classique que celle-ci a pu « pourrir » ...

Sommes-nous porteurs d'un message ? Oui. Nous croyons à la puissance de régénération qui réside en Christ. Christ est venu « *sauver le monde* ». Non par « réparation », mais par renouvellement. « *Il faut naître de nouveau* », déclare le Christ à Nicodème.

Il n'existe pas de « culture biblique ». Il n'existe que des chrétiens, nés de nouveau, individuellement, et inscrits dans des contextes culturels multiples. Ces chrétiens, vivant en nouveauté de vie, sont appelés à être « *sel de la terre* » et « *lumière du monde* ». Le sel empêche la corruption. La lumière brille

dans les ténèbres. La notion de « signe » est ici une clef. L'Eglise chrétienne doit être signe dans le monde. Elle doit être signifiante. Avoir du sens. Redonner du sens. Le sens.

« *Nous sommes donc ambassadeurs pour Christ, comme si Dieu exhortait par nous ; nous vous en supplions, au nom du Christ : soyez réconciliés avec Dieu !* », écrit l'apôtre Paul, dans 2 Corinthiens, au verset 20.

Le sens à redonner est celui de la possibilité d'une restauration de l'unité de l'homme avec Dieu, avec son prochain et lui-même, soit dans les trois dimensions essentielles et complémentaire de l'Amour.

L'Eglise ne se répandra pas sur la terre comme une culture impérialiste. Mais, comme au temps du Christ, seuls des individus continueront à accepter d'entrer en nouveauté de vie, par la foi en Jésus-Christ.

La modernité a engendré, nous l'avons vu, de nouvelles formes d'individualités, et certains de nos contemporains semblent vivre dans ce que l'on pourrait appeler une préférence du chaos (univers de la fragmentation).

L'ordre missionnaire n'en demeure pas moins. A l'Eglise d'aujourd'hui de relever le défi de « faire signe ». Le signe est toujours pris dans un ensemble, le contexte, qui lui donne sens. Si l'Eglise veut encore « faire sens », elle ne peut mépriser le contexte dans lequel elle est amenée à signifier.

L'unité est le meilleur antidote à la fragmentation, mais nous ne pourrons le manifester au monde que par une démonstration visible : visibilité de l'unité que nous vivons en Christ, avec Dieu, avec le prochain et avec nous-mêmes. Dans une pleine authenticité.

Jean-Michel BLOCH est né en 1957. Après des études de lettres modernes, il enseigne en lycée général. Passionné par le phénomène de « la modernité », il n'a cessé de traquer celle-ci, par ses lectures, tant dans le domaine de l'art, la littérature, que celui de la philosophie. Depuis la mise en place du nouveau programme de l'IBG, il donne le cours de « Pensée contemporaine ». Marié et père de trois enfants, il est engagé comme membre d'une Eglise évangélique, fondée par France Pour Christ, dans l'est de la France.

Ne pas photocopier ou reproduire cet article sans autorisation

Le FORUM DE GENÈVE est une publication trimestrielle de l'Institut Biblique de Genève qui veut aborder des questions contemporaines d'un point de vue chrétien. Les articles, qui sont parfois des traductions, sont sélectionnés en raison de la pertinence de la réflexion. Les opinions exprimées sont celles de l'auteur et ne reflètent pas forcément en tout point celles du conseil de référence ou des éditeurs.



Institut Biblique de Genève

120, rte de la Capite CH - 1223 Cologny - Tél. 022/752 14 44 - Fax 022/752 54 25
e. mail : info@ibg.cc - Site web : www.ibg.cc

Comptes : Pour la Suisse : CCP 12-13151-5

Pour la France : Crédit Agricole - Haute Savoie

ABONNEMENT

(Nous vous recommandons de photocopier ce talon pour conserver l'article intact)

Abonnement annuel : 15.- FS 10 €

Abonnement de soutien : 30.- FS 20 €

- Je veux m'abonner au FORUM DE GENÈVE
- Veuillez m'envoyer un bulletin de versement pour l'abonnement en Suisse
- Je joins un chèque en francs français à l'ordre de l'Institut Biblique de Genève

M. Mme Mlle Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville : Pays :

A envoyer à l'Institut Biblique de Genève